

La langue française commençait à s'épurer ; grâce à Vaugelas et à Malherbe, l'on reconnaissait enfin qu'elle était capable d'harmonie et de dignité.

Le latin était encore la langue préférée des lettrés et des savants. "Les prédicateurs, dit Voltaire, citaient Virgile et Ovide ; et les avocats, saint Augustin et saint-Jérôme.

En 1635, le cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII, fonda l'Académie française pour "établir des règles certaines de la langue et rendre le langage français non-seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences."

Les premiers académiciens furent Godeau, Chapelain, Gombault, Giry et Malleville. En peu de temps, cette académie devint une des plus brillantes de l'Europe ; ses règles, quoique sévères, firent sa force et lui ont pour toujours assuré une gloire inaltérable, et ses jugements, même à l'étranger, ont de tout temps été respectés et regardés comme l'expression fidèle de tout ce que la littérature française a compté d'illustres.

Bossuet, l'aigle de Meaux, voyait dans cette institution "un conseil souverain et perpétuel dont le crédit établi par l'approbation publique peut réprimer les bizarreries de l'usage et tempérer les réglemens de cet empire trop populaire."

Une autre institution remarquable, mais dont l'existence fut courte, fut l'abbaye de Port-Royal. Les partisans les plus acharnés du jansénisme se rencontrèrent dans ce couvent célèbre. Parmi ces pieux solitaires, on remarque les deux Arnaud d'Andilly, Lemaître de Sacy et ses deux frères, Nicole Lancelot, Lenain de Tillemont, et surtout le grand Pascal, dont le génie effrayant et profond illumina le monde entier ; ce fameux penseur rendit d'immenses services à la langue française.

L'hôtel de Rambouillet était devenu aussi le rendez-vous d'hommes célèbres dans les lettres, les arts et les sciences. Corneille, Voltaire, Condé, etc., s'y coudoyaient.

Au XVII^e siècle, toute idée, toute harmonie, toute image était à innover, par suite de l'état encore rudimentaire de la langue française, et c'est ce qui étonne aujourd'hui que des hommes, avec si peu de ressources, aient pu produire des chefs-d'œuvre comme le *Télémaque*, *Polyeucte*, *Esther*, les *Discours sur l'histoire universelle*, les *Lettres provinciales*, et un si grand nombre d'autres.

De nos jours, l'on ne fait que répéter sous des tours différens ce que ces hommes ont dit ; mais eux, par la seule puissance de leur génie, ont trouvé ces expressions, ces idées que l'on admire aujourd'hui.

Pour faciliter notre travail et en rendre la lecture plus attrayante, nous le diviserons en deux sections : la première traitant de la poésie, la seconde de la prose, chacune d'elle avec leurs subdivisions.

Pierre Bidard

COLOMBES !
(Voir gravure)

Ils sont deux, également douces, également délicieuses ! Elles sont deux, se caressant mutuellement.

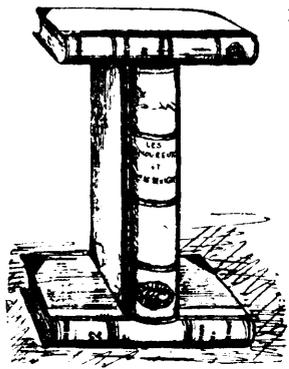
Colombe, l'oiseau que choye amoureusement la pure jeune fille ; colombe, la suave enfant que baise avec coquetterie l'oiseau exquis qui semble s'enivrer de ces tendres caresses !

Ce petit tableau repose l'esprit et enchante le cœur. Il est, pour l'œil fatigué, un charme qui l'attendrit et lui rend son éclat.

L'artiste qui a conçu ce délicat tableau n'en a pu tirer l'inspiration que d'une âme essentiellement poétique.—J. ST.-E.

Il y aura toujours quelque chose de nouveau à dire sur les femmes tant qu'il y en aura une sur la terre.—E. BIGOT.

A TRAVERS LES LIVRES D'UNE BIBLIOTHEQUE



Il y a des lecteurs qui, pour marquer l'endroit où leur lecture est arrêtée dans un livre quand ils ne le lisent pas tout en une fois, y mettent une carte de visite, une enveloppe à lettre ou une feuille de papier. D'autres, encore, mettront un ruban, une fleur desséchée, etc., Quelques-uns—le petit nombre, ceux-là—

pliront le coin d'une feuille ou feront une marque au crayon vis-à-vis la ligne où ils interrompent leur lecture.

Dans les livres que j'ai lus à la bibliothèque du Parlement, à Ottawa, je ne parle pas de ceux qui étaient neufs, j'ai rencontré toutes ces choses que je viens de vous énumérer.

Je relis aujourd'hui un volume de Château briand, dans lequel je remarque que celui ou celle qui l'eût avant moi, y marqua au crayon, ici légèrement, certains paragraphes ; ailleurs, on y souligna quelques lignes.

Pourquoi marquer ainsi un livre, surtout quand il n'est pas nôtre ? Veut-on relire ces passages qui renferment des pensées profondes, des paroles sublimes, et se les graver dans la mémoire ? Il y a d'autres manières à employer, aussi bonnes et moins répréhensibles.

Il y a des lecteurs qui oublient parfois d'ôter, dans les livres qu'ils rapportent à la bibliothèque, les papiers, etc., servant de marque, sur lesquels souvent on a tracé maintes notes ou commentaires, où peut-être, inspiré par l'ouvrage lu, on a voulu faire des vers pour quelque *charmante inconnue*.

Dans *Angéline de Montbrun*, je trouvais dernièrement une carte de la Société Biblique du Palais de Crystal de Londres, citant des passages de différentes parties de la Bible, nous disant les grandes choses que Dieu a faites pour nous.

Dans *Les amoureux* et *Mme de Sévigné*, j'ai trouvé le virelai inachevé que je vous donne. D'abord, j'ai cru que ce n'était qu'une copie de vers qu'un lecteur charmé aurait faite, mais la chose étant inachevée et certaines corrections ayant eu lieu à la fin, me portèrent à changer d'idée.

VIRELAI

Je voudrais te dire :
Pour toi je respire.
Mais non ;
On pourrait médire
De ce que m'inspire
Ton nom.
En secret j'admire
Ton charmant sourire,
Si bon.

Ton esprit profond
Me trouble et confond.
Ma chère,
Plein d'émotion.
Dans ma passion,
J'espère.
Cherchez, nous dit-on.
Une affection
Sincère.

Vais-je te déplaire
En voulant te faire
Savoir
Que quand, solitaire,
Triste et pensif, j'erre
Le soir ;
Ton penser m'éclaire
Et puis me suggère
L'espoir.

Dans l'air embaumé
L'oiseau bien-aimé
S'envole :
Son cours animé
Et son chant formé
Console.
Le cœur enflammé
Je voudrais, charmé,
Idole....

L'inconnu a toujours possédé un certain charme, et quand il m'arrive de faire de semblables trouvailles dans les livres que je lis, je me dis, comme vous, probablement chers lecteurs, en pareille circonstance, peut-on s'empêcher de rêver un peu à ceux qui nous ont précédés dans la lecture de ces livres, et s'imaginer un personnage plus ou moins charmant et intelligent ?

Régis Roy

LE BOIS D'HOBOKEN

Le bois d'Hoboken, situé près de New-York, est sans contredit un des plus beaux lieux de promenade qu'il y ait en Amérique.

On raconte, à son sujet, une légende terrifiante, mais qui n'a plus sa raison d'être, car le temps des superstitions est passé. Néanmoins, nous allons la raconter, car elle n'est pas sans un certain charme.

* *

Il y a longtemps, longtemps, ce bois était sous la surveillance de Messou, dieu qui, selon la mythologie américaine, répara les désastres causés par le déluge. L'endroit était réservé aux sacrifices, par les Astèques, quand ils poussaient leurs incursions jusque là.

Jamais ! Oh ! non, jamais ! depuis Acamapitli, premier roi du Mexique (1380), jusqu'à Montézuma, le dernier roi (1520), personne n'eut souvenance que la forêt eût été profanée par les pas d'un étranger.

C'est que Messou avait ordonné à ses adorateurs de ne laisser pénétrer que les membres de la nation qu'il protégeait dans la forêt où il aimait à goûter le plaisir de la chasse.

Une fois, hélas ! après la conquête du Mexique par les Espagnols, les visages pâles, ignorant ou méprisant ses arrêts, envahirent ce lieu sacré.

Les colons s'établirent à droite, à gauche, massacrèrent les arbres majestueux, menacèrent de tout détruire.

Le dieu entra dans une grande colère, il envoya maints et maints maux sur ces profanateurs, sema les désordres dans les familles de ces hommes inconnus, mais la cupidité les retenait malgré tout.

L'œuvre de destruction continua sa marche à travers son domaine.

Messou décida d'inspirer la terreur. Au milieu d'un cataclysme effroyable, entouré de feu, il descendit des nuées et enleva une vierge blanche, jeune et jolie, une charmante enfant.

Après l'avoir torturée, il condamna son âme à lui procurer chaque année une autre vierge, choisie parmi les enfants des envahisseurs.

Puis son corps, sanglant, meurtri, retomba non loin de sa demeure ancienne.

Ce châtimement exemplaire, ajoute la légende, produisit l'effet désiré, aucun être humain n'y toucha plus.

* *

"Aujourd'hui, dit un chroniqueur, c'est un site charmant, rempli d'oiseaux et de gais murmures ! Le vent y est plus doux, et les violettes répandent en silence leurs cassolettes de parfums."

Les poètes et les amants de la nature vont y rêver d'un monde idéal, mais le souvenir de la légende existe toujours. Aussi, n'est-il pas rare d'entendre les vieilles commères dire à leur fille :

—N'allez pas seule dans le bois d'Hoboken, il pourrait vous arriver malheur !

G. Massicot